

II

Christian l'Erpès faisait partie, comme la maladie que son nom évoque, de ces espèces d'hommes extrêmement contagieux dans les ministères et les salles de congrès du monde entier. Au départ, c'était un médecin hospitalier comme n'importe qui. Il avait passé son Internat en Biologie médicale et avait travaillé dans le service de Balthus, qui avait connu Rostang - Jean, le fils du père de Cyrano, biologiste, philosophe, grand vulgarisateur scientifique devant l'Éternel – et lui avait succédé quand icelui prit sa retraite. Une fois ceci fait, il devint un expert incontournable auprès des politiques et de la presse, sur l'hérédité, d'abord, puis en génie génétique, quand cela devint à la mode. Dès lors, il neût plus qu'à se laisser porter par la logique des lois de Mendel, de Darwin, ainsi que Laurence J Peter et de Raymond Hull, les inventeurs du Principe de Peter, qui veut que tout homme tend à s'élever au niveau de son incompetence. Et, effectivement, c'est à partir de ce moment-là, qu'il ne foute plus rien dans la vie. Plus rien d'autre que de participer aux talk-shows à la télé et voyager dans des lieux exotiques, grâce aux congrès médicaux, en compagnie de secrétaires blondes, Bac moins deux, généralement fournies par les laboratoires qui l'invitaient.

Pour parachever son incompetence, il avait même publié chez Odile Jacob. Le livre avait passionné une élite choisie entre minuit et deux heures du matin, sur les ondes hertziennes de la télévision nationale et pour les insomniaques de France Cul. Ses œuvres furent un succès auprès de l'entreprise

Pilon, après un bref séjour en librairies. Mais il était devenu le pipole de l'année le *banquable* de tous les chroniqueurs mondains.

On s'était connu à Bali à un congrès sur le cancer de l'utérus, alors que je poursuivais une petite Indienne, tout ce qu'il y a de plus choute et qui jouait à la Mata Hari avec moi dans sa suite cinq étoiles. C'était le temps de notre bon vieux SDECE pour qui je bossais alors. Mon espionne faisait partie de l'entourage de Christian et elle avait déjà commencé à squatter son lit, quand son emploi du temps lui en donnait l'occasion.

Christian ne sut jamais rien de l'intérêt que je portais au sycophante asiatic. Car, un jour, profitant de son sommeil post-coïtal, je l'envoyai rejoindre Shiva grâce à une mini piquouse de nicotine pure, au plus profond de son anatomie. Ceci accompli au service de la France, je devins d'autant plus indispensable à mon ami, que très affecté par la découverte du cadavre extrême oriental à côté de lui dans son lit, il me demanda de l'aider à surpasser son émoi. Je lui présentais une Suédoise, de notre service Action qui, tout aussi agile que la danseuse de Alarippu, sut lui redonner goût à la vie, tout en recueillant ses confidences autrefois destinées à quelque puissance étrangère, hostile à la mission de la France dans ce monde sans foi ni loi.

On me pose sur le bureau un dossier de plusieurs milliers de pages sur la vie et l'œuvre de mon pote. Un rien plus que ce que dit le résumé assez laconique de sa fiche aux ex RG. Christian est considéré comme un homme de science influent au plus haut niveau. Ancien pote de Mitterrand, il l'invitait souvent dans sa propriété de Louveciennes avec quelques "amis". Il s'était mis au golf pour suivre le chef de l'État, certains lundi... Mais pour

le reste, il n'y a pas, dans son dossier, suffisamment de quoi prendre trois balles dans la peau. D'autant que, suivant à la lettre le principe de Talleyrand qui veut que ce n'est pas la girouette qui tourne, mais le vent, Christian servait imperturbablement le pouvoir en place, quel qu'il fut.

Son agenda que je feuillette, m'indique que notre paroissien s'apprêtait à partir pour l'Afrique du Sud à l'occasion de la Coupe du monde de football et participer à un congrès "OGM et Réchauffement climatique" à Pietermaritzburg, un bled du Kwa-zuluNatal aujourd'hui appelé umGungundlovu, pour venger les Zoulous de la défaite de Dingane, leur roi.

Christian devait résider, la plus grande partie de son temps, dans la propriété d'un millionnaire du cru, quelque part entre la province du Cap et le Natal. Il était aussi prévu qu'un hélicoptère le déplacerait de ville en ville. Ce qui était sans doute le moyen le plus sûr et le plus simple de voyager dans ce pays, depuis son indépendance. Pour les matchs mineurs, il pourrait les suivre sur un « home vidéo », dans la ferme de son pote, en plein milieu de la savane, grâce à une liaison satellite. Ce qui ne manquerait pas d'avoir un effet bœuf sur les lions du voisinage... Ce super programme digne d'un chef d'État, métonne : Mon pote était-il devenu si important que cela ?

Je téléphone à Émile, un autre pote qui fait de la com. pour les pinards sud-africains et que j'ai connu, dans les années septante dans le Caprivi Strip, pendant la guerre avec l'Angola. Le Caprivi est une enclave de la Namibie que Leo von Caprivi acheta à la perfide Albion, au XIXe siècle, en échange de l'île de Zanzibar, afin de créer un ligne de chemin de fer reliant le Sud Ouest Africain, au Zambèze nach le Tanganyika - autre colonie alle-

mande, mais de l'autre côté de l'Afrique. Vous suivez ?...

Non ?... C'est pas grave !

Bref ! C'est ce qui nous explique que le Sud Ouest Africain (aujourd'hui, la Namibie) fut mis sous protectorat sud-africain par la Sociétés des Nations, en 1918, quand l'Allemagne fut privée de ses colonies pour nous avoir si méchamment attaqués en 14. Et c'est ce qui explique que j'y rencontrai Mimile qui se battait, alors, dans l'armée sud-africaine contre le méchant Dos Santos, président de l'Angola et son vilain MPLA.

Là !...

Avoir baroudé avec quelqu'un et s'en sortir en vie, sans avoir commis trop de lâchetés, il en reste toujours quelque chose. C'est ainsi qu'Émile et moi, on s'est toujours eu à la bonne.

Je le chope chez lui, dans son home de Stellenbosch - une charmante petite bourgade de la province du Cap, sans doute le dernier bastion de la résistance Afrikaner contre l'invasion *indigène* - où il a installé son bureau. Je lui demande s'il connaît Van der Merch, le millionnaire, hôte présumé de Christian dans la sphère australe.

"Que oui," il me dit.

C'est même un de ses meilleurs clients. Il n'est pas seul à travailler pour lui, mais ils se connaissent bien et son pinard se laisse boire... Je lui demande alors s'il pourrait me le présenter si je descends au Cap, pour la Coupe du Monde. Il est tout de suite d'accord. Ravi, même ! Je peux crécher chez lui, si je veux ; et qu'il va acheter des places pour le match à Cape Town, etc., etc....

Trop cool !...

Du coup, je suis pris d'une passion soudaine pour notre équipe de football nationale. J'en fais l'aveu à Gingembre, mon hiérarque immédiat, qui s'étonne

de ma passion soudaine.

Mon boss me regarde en coin et se marre. Mais comme il me trouve une petite mine et comme ça fait longtemps que je n'ai pas pris de vacances et il est plutôt content que je le débarrasse de ma présence au bureau pendant quelques semaines. Je pourrais en profiter pour prendre contact avec certains de nos correspondants là-bas, voir s'ils ne manquent de rien, les border dans leur lit... Il y a là-bas, justement, le lieutenant Herbert, qui a la particularité d'être rousse et avenante...

Le lendemain, le dossier Erpès sur une clef USB, ma brosse à dent, un change de petites culottes dans mon bourse en ville, je me retrouve en route vers le soleil austral où le Père Noël prépare les *daïquiris* pour fêter l'avènement de l'enfant Jésus à Clifton, la plage *the* plus huppée du Cap !

J'arrive la veille du premier match des Bleus contre l'Uruguay au pays de l'arc en ciel. J'ai prévenu Émile qui m'attend gentiment à l'aéroport, malgré tout le boulot que lui donne la commercialisation de ses bouteilles de bibines en pleine fête footballistique. C'est d'autant plus sympa que je ne reconnais plus rien de ce que j'avais connu du temps de l'Apartheid. Pas que le paysage ait vraiment changé – les montagnes sont toujours là, et la mer et le soleil, mais tout est sens dessus dessous, au raz des pâquerettes. C'est le bordel : Je débarque dans un chantier où les arbres paraissent avoir sombrés dans des cratères où errent les voyageurs, avec leurs caddies avec leurs bagages à raz bords. Tout ça zigzague en suivant des flèches plantées au pifomètre.

Moi qui me rappelle du charmant petit terminal de province, où on allait, les dimanches d'hiver sans télé, voir atterrir et décoller les avions, en buvant une bière du siège de sa voiture, je me retrouve

dans un flot ininterrompu de grossesoudous et leur marmaille, des filasses de voyageurs épuisés, blêmes, avachis sur des chaises jetées au hasard des halls, et dont la seule occupation semble être l'attente d'un désastre imminent qui mettra fin à leur supplice. Tout cela crée une espèce d'effervescence que quelques immuables officiels blancs courant après une armée d'agents noirs, très affairés, et qui regardent bouche bée, cette bande annonce de la fin du monde, sans pouvoir rien faire.

Émile et moi mettons un quart d'heure à sortir la voiture du parking, à peine plus de temps qu'il faudra pour se retrouver à Newlands, sont deuxième « chez-lui » à une vingtaine de kilomètres.

Excusez du peu : C'est une des banlieues des plus chics. Une sorte de Neuilly sur Mer, mais drôlement plus beau. Sauf que j'ai l'impression de rentrer dans une forteresse. En effet, me dit Émile, ici, on paie une fortune un service de sécurité privé pour pouvoir circuler dans le quartier sans avoir peur de se faire tabasser, volé, tué ou violé, ou tout à la fois, par les bandes de malfrats qui font florès depuis l'indépendance. Émile a complètement refait sa baraque. Il a fait tomber les murs du rez-de-chaussée pour le transformer le style néo-Géorgien, en loft branché, façon East-Side. Nancy, sa femme, une mignonne petite blonde, quitte la cuisine américaine aménagée au fond de la pièce pour me faire la bise. Elle surveille, d'un œil, une casserole devant une plaque à induction où cuit un curry qui embaume toute la pièce. Une table a été dressée dans un coin devant une immense baie vitrée à travers laquelle on peut voir Devil's Peak : l'énorme montagne qui toise la ville et en fait un des coins les plus pluvieux, et donc, des plus verts, d'Afrique du Sud.

Un immense écran plasma est allumé, devant un

canapé king size, en cuir blanc où mon pote et moi nous enfonçons un verre de Shiraz Muratie, à la main.

La télé retransmet la fête organisée, ce soir-là, au stade de Soccer City, au cœur de Soweto. Il y a une espèce de bonhomme un peu grotesque, que tout le monde acclame. Il est habillé dans la tenue vert et jaune des Bafanas Bafanas. La caméra zoom sur lui et je reconnais, mon vieux pote Monseigneur Tutu, soi-même. Il a plutôt vieilli, le drôle, depuis le temps de l'Apartheid. Il commence à haranguer la foule au milieu des gogo girls du groupe Goldfish et d'autres poissons exotiques comme Dona Bryson ou Tumi Makelame...

Je me souviens de cette première fois, en 81, où je l'ai entendu à *Regina Mundi*, la cathédrale anglicane de Soweto. J'avais été tout de suite sous le charme de ce type, qui ressemblait à un sorcier de carnaval, nonobstant son aube de cardinal. A cette époque, il haranguait une foule compacte, brune et puante, dans un Anglais impeccable et drôle - terriblement caustique. Les types de la Special Branch (SB), ceusses qui s'occupaient entre autres choses de *neutraliser* tout membre de l'ANC un peu trop actif, se tenaient par couple (mais pas par la main) à chaque coin de l'église immense, en liaison radio avec une jeep de police garée à l'entrée du lieu saint, elle même en relation avec John Vorster's Square, l'immeuble de la police, à Johannesburg, duquel un certain nombre de *terroristes* avaient pour habitude de sauter du dernier étage - à moins qu'il ne tombassent dans la cage de l'escalier, les maladroits !

Tutu parlait à cette foule de miséreux, ces candidats à la *Cour des Miracles* du regretté Victor Hugo ; des gueux en loques, des escrocs dans leurs

chemises de soie, des aigrefins, des mendiants, des sorciers, des chiffonniers, de simples, de pauvres hères, des bourgeois, comme toi et moi... Il parlait à cette population ordinaire, normale, bien d'chez eux ! qui habitait cette vaste plaine du *South Western Township* - encombrée de maisons basses, chaque centimètre de terrain occupé par un loquedu, un animal domestique étique, et toc ! une chèvre, des poules, un chien... un taudis, nonobstant le *Millionnaires Row*, où se pressait alors le gratin de la noire pègre...

Soweto, morne plaine !... Un tapis de cahutes qui se couvrait tous les soirs du smog distillé par les petits réchauds à charbon de bois qu'allumaient les femmes pour préparer leur tambouille. *Smog* qui pour vous, apologues du développement durable et du retour aux méthodes ancestrales, était responsable de plus de morts par maladies respiratoires que les guerres des gangs, les chiens de la police ou l'ivresse ordinaire pratiquée dans les *shebeens*, espèces de *speakeasy*, où l'on buvait une bière brassée avec du sucre roux, du pain et de l'acide de batterie...

Soweto, vallée mythique, que n'indiquait alors aucune carte routière, de la même manière que les bibles pour « non-blancs » de la *Dutch Reform Church* faisaient l'économie de centaines de pages des textes sacrés, pour ne pas troubler les âmes simples...

“Let's have another bottle...”

Émile va chercher une autre boutanche. Je le laisse faire, scotché à la télé. Cette fois-ci, il sort un autre cru de Muratie de l'*Ansela van der Caab*, un pur jus de cabernet sauvignon et de cabernet franc, vieilli en fûts de chêne - j'vous dis pas le nectar que c'est...